



HAL
open science

Fécamp à la fin du Xe siècle : quelques observations sur l'environnement du Trésor de Fécamp

Jacques Le Maho

► **To cite this version:**

Jacques Le Maho. Fécamp à la fin du Xe siècle : quelques observations sur l'environnement du Trésor de Fécamp. Desjardins, M.-H.; Jané, B. Trésor(s) de Fécamp – Monnaies, médailles et jetons dans les collections du Musée de Fécamp, Musée de Fécamp, Musée de Fécamp, pp.30-33, 2015. hal-02272200

HAL Id: hal-02272200

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02272200v1>

Submitted on 29 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Trésor(s) de Fécamp

monnaies, médailles & jetons
dans les collections du musée de Fécamp



Fécamp à la fin du X^e siècle

quelques observations sur l'environnement du *Trésor de Fécamp*

Jacques Le maho

chercheur au CNRS (CRAHAM, Caen)

C'est sur un terrain situé à l'angle de la rue Jacques-Huet et de la rue des Galeries que le *Trésor* a été mis au jour, le 3 juillet 1963. Comme en fait foi le plan dressé au début du XVIII^e siècle par Magin l'aîné, géomètre du roi, la première de ces rues correspond à l'ancienne rue du Marché, à mi-chemin entre l'abbaye et l'église Saint-Étienne. Quant à la seconde, elle reprend en partie le tracé d'une enceinte médiévale qui s'étendait en contrebas du château, vers le nord. Ce vaste enclos en forme de croissant (3), englobant plus de six hectares de jardins, de vergers et de pièces d'eau, n'était autre que l'ancien parc du palais des ducs.

Le palais de Fécamp

Selon une tradition rapportée dans un récit latin de la fin du XI^e siècle, le *Libellus de revelatione*, le palais de Fécamp fut fondé par Guillaume Longue Épée, deuxième duc de Normandie (v. 927-942). Les origines de cette propriété princière remontent à l'époque mérovingienne. Les Vies de saint Ouen et de saint Wandrille, récits du IX^e siècle qui reprennent les éléments d'une biographie perdue de sainte Hildemarque, première abbesse de Fécamp, situent là une des résidences du comte Waning, membre de l'entourage de Clotaire III, roi de Neustrie (657-673). D'après ces sources, c'est lors d'un séjour dans sa propriété de Fécamp que ce haut personnage aurait été guéri d'une forte fièvre par l'intercession de sainte Eulalie, apparue au cours d'un songe ; en contrepartie, cette dernière lui aurait demandé de construire une abbaye de femmes. L'existence de cette fondation est confirmée par plusieurs sources contemporaines évoquant l'arrestation de saint Léger, évêque d'Autun († vers 679), sur l'ordre d'Ébroïn, maire du palais de Neustrie, et son internement au monastère de Fécamp sous la garde du comte Waning. Lorsque, au cours des premières décennies du IX^e siècle, les flottes vikings firent leur apparition dans la Manche et commencèrent à s'attaquer aux villes et aux abbayes du royaume franc, les établissements côtiers comme celui de Fécamp se trouvèrent particulièrement exposés. On ne sait combien de temps les religieuses purent rester dans leur monastère. L'allusion, dans le *Libellus de revelatione*, à une fortification restaurée par Guillaume Longue Épée, suggère toutefois que le site fut doté

d'une enceinte défensive avant la fin du IX^e siècle. Il se peut que ces travaux aient été l'œuvre d'un comte carolingien du nom d'Anségise, que, par suite d'un anachronisme assez fréquent dans l'historiographie médiévale, la légende fécampoise allait présenter plus tard comme un chef militaire du Bas-empire, chargé de la défense des côtes contre les « barbares » venus de la mer.

Quand Guillaume Longue Épée, nouveau comte de Rouen, eut pris possession de la fortification de Fécamp, il fit renforcer ses défenses en élevant une puissante enceinte de terre et il entreprit d'y construire un palais. Selon le *Libellus de revelatione*, le travail fut effectué par des esclaves. Ce recours à une main d'œuvre servile était une pratique courante depuis l'époque carolingienne. Lorsque, en 935, Gerloc, sœur de Guillaume Longue Épée, épousa Guillaume, comte de Poitiers, elle avait dans sa liste de mariage une « troupe innombrable d'esclaves des deux sexes ». La même année, à l'initiative d'Hugues le Grand, duc des Francs, Herbert II de Vermandois donna la main de sa fille Liégarde à Guillaume Longue Épée. Les noces furent célébrées avec faste et Liégarde s'installa à Rouen, mais l'entente ne dura guère entre les deux époux ; ils renoncèrent vite à la vie commune et n'eurent pas d'enfant. En revanche, il est avéré que Guillaume avait une concubine du nom de Sprota, princesse bretonne capturée au cours d'une expédition dans le comté de Rennes, et dont il avait fait sa favorite. C'est probablement pour cette épouse « à la mode danoise », désormais contrainte de vivre loin de Rouen, mais demeurée la maîtresse du duc, que ce dernier fit construire le palais de Fécamp. Sprota y résidait lorsqu'elle donna naissance à Richard, futur duc de Normandie (942-996).

Les églises du château

À son arrivée à Fécamp, Sprota eut à cœur de relever les ruines d'une église située dans l'enceinte du château. Il n'en subsistait que quelques maçonneries arasées et un autel que la tradition locale désignait comme celui de l'abbatiale du monastère détruit par les Normands, sous le vocable de Notre-Dame. Avec l'aide du duc, la compagne de Guillaume Longue Épée y installa une petite communauté de religieuses qui allait rester en possession de cette partie du site jusqu'à l'arrivée des moines bénédictins en 1001. La desserte de l'église Notre-Dame fut confiée à un clerc originaire du Languedoc, arrivé en Normandie avec le groupe de religieux aquitains chargé de relever l'abbaye de Jumièges sous la direction de Martin, abbé de Saint-Cyprien de Poitiers. En hommage à sa patrie d'adoption, ce chapelain avait pris le nom de Robert, nom de baptême de Rollon. Peu avant l'assassinat de Guillaume Longue Épée en décembre 942, il fut chargé par ce dernier d'écrire une histoire des origines du duché de Normandie. Le texte original ne nous en a pas été conservé, mais cette œuvre a inspiré quantités de réécritures et d'adaptations partielles en langue latine ou française et celles-ci nous livrent par là même, de manière indirecte, nombre d'informations inédites sur la Normandie des deux premiers ducs et sur le château de Fécamp au milieu du X^e siècle. On sait ainsi que Guillaume et sa compagne Sprota confièrent la décoration du palais et de l'église Notre-Dame à une équipe d'artistes grecs, sans doute des captifs arrivés en Normandie par la principauté de Kiev en Russie, une des grandes filières du marché international de la main d'œuvre servile au X^e siècle. En 960, le duc Richard I^{er}, fils et successeur de Guillaume Longue Épée, épousa Emma, fille d'Hugues le Grand. Elle mourut sans laisser de descendance, mais c'est vraisemblablement de cette épouse française qu'était né le petit prince Robert décédé dans la semaine ayant suivi son baptême, et dont la dalle tumulaire, en provenance d'un atelier pyrénéen, fut retrouvée à l'emplacement du chœur de l'église Notre-Dame en 1711. Après avoir été la résidence de Sprota, remariée avec un riche propriétaire de la région de l'Andelle à la suite du décès de Guillaume en 942, le palais de Fécamp était donc devenu un des lieux de séjour favoris de Richard I^{er} et de son épouse Emma. Une autre preuve de l'attachement de Richard à sa maison natale de Fécamp réside dans les moyens considérables qu'il investit dans la fondation

d'un collège de chanoines à quelques pas du palais. L'histoire des origines de cette collégiale est loin d'être complètement élucidée, mais il paraît certain qu'une première dédicace fut célébrée avant le début des années 960 et que, dans son état final, l'église placée sous le vocable de la Sainte-Trinité était un édifice de dimensions exceptionnelles, précédé d'un corps de façade monumental.

une remarquable pérennité

Un retour au plan Magin du début du XVIII^e siècle montre la remarquable pérennité des dispositions du château du haut Moyen-Âge, avec son enceinte principale de forme ovale (2) et l'enceinte annexe que constituait l'enclos du parc (3). Leur tracé général peut avoir été établi dès la fin de l'époque carolingienne, de même que celui de la rue reliant les deux portes de l'enceinte principale (4), probablement l'artère unique d'un petit bourg enfermé dans le château, comme au *castrum* royal de Saint-Denis, fondé peu avant 870. Un autre trait caractéristique des sites proto-urbains de cette période est la situation des lieux de marché hors de la fortification, devant les portes (5). Si les fouilles des années 1970 n'ont pas révélé de vestiges rattachables avec certitude au palais ducal du X^e siècle, on peut néanmoins supposer que ses principaux bâtiments s'élevaient au pied du rempart, face au portail occidental de l'église de la Sainte-Trinité. Sur les plans parcellaires figure à cet endroit un vaste enclos de forme trapézoïdale où un document du début du XIII^e siècle fait mention d'un mur de la « salle du comte Richard » (6). Cette salle de réception est susceptible d'avoir appartenu à un complexe résidentiel semblable à celui du château de Notre-Dame-de-Gravenchon (Seine-Maritime), édifié aux environs de l'An mille par l'archevêque de Rouen Robert, fils de Richard I^{er} : trois corps de bâtiments de plus de 30 m de long, disposés en U autour d'une cour en forme de trapèze. L'église Notre-Dame qui fut rebâtie à l'initiative de la compagne de Guillaume Longue Épée est identifiée à une chapelle mariale qui a subsisté jusqu'au XVII^e siècle, à une vingtaine de mètres au nord du chœur de l'abbatiale (7). On continuait alors à l'appeler « la chapelle des Vierges », soit en souvenir de la fondation prénormande du comte Wanninge, soit plutôt en référence à la petite communauté de femmes qui avait ranimé la vie monastique en ce lieu dans les années 930. Lorsque Richard I^{er} décida de compléter l'œuvre de son père en créant un collège de chanoines à Fécamp, les religieuses devaient encore occuper une bonne partie des anciens lieux conventuels, au nord du site choisi pour la collégiale (8). Selon toute probabilité, c'est donc de l'autre côté de l'église que furent construites les maisons des chanoines. Cela permettrait d'expliquer l'adjonction, à première vue assez gratuite, d'un grand portail au côté sud de la nef de l'abbatiale du XIII^e siècle. Précédée d'un volumineux avant-corps, cette entrée latérale pourrait en effet représenter le souvenir de la porte qui, comme dans l'église des chanoines de la cathédrale de Rouen, faisait communiquer le bas de la nef du X^e siècle avec la rue desservant les maisons du quartier canonial.

Les circonstances de l'enfouissement

Si le site de Fécamp s'avère ainsi un des mieux documentés du duché de Normandie à la veille de l'An mille, les circonstances exactes de l'enfouissement du trésor demeureront à tout jamais une énigme. A priori, il n'est pas exclu que le lieu de la trouvaille corresponde à une cour attenante à l'une des maisons bordant l'ancienne rue du marché, aujourd'hui rue Jacques-Huet, mais en l'état actuel des connaissances, rien ne permet de savoir si ce secteur de la paroisse Saint-Étienne était déjà construit à la fin du X^e siècle. De même, l'idée que l'on peut se faire de la population aisée de Fécamp à cette époque, marchands et affréteurs investis dans les activités maritimes,

